

Critique
d. 10
Attendu que...
fouv. 44
par
Marie-Yvonne
Durry.
(Revue d'Alger)

Gide 1941-1942

Alger, capitale de la France, capitale provisoire et pullulante. Pour l'arrivant, Alger c'est une rade — superbe — et c'est une rue — surpeuplée — qui, de la Redoute à Saint-Eugène évoque, par ses noms successifs, Michelet, l'Isly, Dumont-d'Urville. et par le foisonnement d'êtres qui s'y coudoient, une Cosmopolis de guerre. Du Paris de 1916, Proust disait que les uniformes mêlés en faisaient une ville « aussi cosmopolite qu'un port, aussi irréaliste qu'un décor de peintre qui n'a dressé quelques architectures que pour avoir un prétexte à grouper les costumes les plus variés et les plus chatoyants. » Telle est maintenant Alger.

Alger, pleine de bateaux dans les bassins, de jeeps sur les chaussées, Alger sans viande, sans logis, sans lait, sans livres. Et pourtant, malgré le manque de papier, aux étalages démunis des libraires, parfois surgit une revue, un volume neuf, qui suffisent à restituer l'atmosphère des temps si proches, hélas ! et si lointains, où les devantures des éditeurs parisiens offraient à la curiosité des meilleurs esprits des promesses toujours tenues et toujours renouvelées. *L'Attendu que* de Gide les tient et les renouvelle aujourd'hui.

♦♦

C'est le recueil des articles que, depuis l'Armistice, le très grand écrivain publia dans *Le Figaro*, un des seuls quotidiens qui surent maintenir leur indépendance jusqu'au jour où les Allemands s'étant étendus sur toute la France, il dut faire harakiri. Beaucoup d'entre nous, et moi-même, nous ne les avons pas lus : à Paris, en France occupée, rien n'avait le droit de passer de ce qui paraissait en *zone nono*, comme nous disions, — nous l'appelions aussi *La Pétanie*. L'Allemagne avait bien réussi avec ces lignes de démarcation qu'avait tracées sa politique démoniaque. Ce rêve d'unité qui hanta si longtemps son lourd corps morcelé tandis que, pour la France, l'unité n'était plus un rêve mais une vérité vitale, il lui fallait, l'ayant enfin réalisé chez soi, mais à la veille peut-être de le dissoudre en conquêtes, il lui fallait en anéantir chez nous la réalisation séculaire et partout palpable. Il y avait maintenant les « zones interdites », la « zone occupée », où la souffrance avait raidi les hommes de bonne volonté dans le *non*

muet qu'ils opposaient à l'ennemi, où un espoir guetteur épiait les indices, où toute pensée se liguaait pour la résistance et contre l'acceptation, même inconsciente, de l'inacceptable. Et puis il y avait la zone dite « libre », où l'ennemi c'étaient moins les Allemands que Vichy, où Vichy cachait son inanité meurtrière sous des aspects de grand duché de Geroldstein réveillé chaque matin par des flons-flons guerriers et drapé dans les capes carnavalesques des équipes de jeunesse.

Je me rappelle que, la seconde fois où je franchis en fraude la frontière intérieure, j'eus un bref soulagement. C'en était fini pour un instant des *vert de gris*, des *doryphores*, du bruit des bottes, du bruit des chants que les patrouilles scandaient à travers nos rues, dans nos nuits et dans nos matins, de toute cette hallucination visuelle et sonore tendue sur les arrestations, les camps de concentration, les exécutions. Mais après quarante-huit heures je n'avais plus qu'une hâte : retourner dans la prison, dans la geôle, dans ce froid, dans ce noir où nous vivions soudés par un sentiment unique, dans la sourde patience et l'obstination. De Lyon à Nice on pouvait voyager sans entendre une seule fois parler de guerre ni d'occupation. La vie était encore facile. Ceux qui ne demandaient qu'à oublier pouvaient oublier. Plus tard, tout s'égalisa dans une torture commune dont les Allemands étaient les initiateurs, Vichy le pourvoyeur et souvent l'exécuteur.

Mais il fut un temps où la zone inoccupée jouit d'une apparence de liberté qui ne fut pas tout à fait inutile. Pour nous il n'y avait que le silence, ou la parole et l'écrit clandestins. Au delà de la ligne, les journaux — il y en eut quelques-uns — pouvaient garder une tenue, la pensée se frayer des voies. C'est à quoi Gide s'ingénia.

Et s'il est un article qui serve de clef, c'est bien celui qui ouvre la série : *Chardonne 1940*. Je cite, presque sans choisir : son livre « est l'instructif exemple d'une disposition, ou mieux : d'une indisposition de l'intelligence ». — « Il dit : ...Les hommes politiques poursuivis devant la cour de Riom pour crime de légèreté sont innocents, mais ajoute aussitôt, un lobe de son cerveau reprenant ce qu'accorde l'autre, comme tous les criminels, avec une sorte d'inconscience et d'innocence qui, dans les circonstances tragiques que nous vivons deviendrait vite criminelle, comme toutes les innocences. » — « Il écrivait ...parlant des paysans du Limousin et de certains de leurs villages misérables : On voudrait qu'ils souffrent d'un si pauvre logement. Mais ils n'en souffrent pas. Toujours on se heurte à cette obstination de pauvres aveugles qui sont contents de leur sort. Et l'on songe tristement au contentement de Chardonne aveugle aujourd'hui. » Puis pour finir : « Le livre de Chardonne [nous] plongera... dans un malaise intolérable, et profitable aussi... Devant sa fluidité, son inconsis-

Critique
de 10
Attendu que...

Janv. 44

par
Marie-Jeanne
Durry.
(Revue d'Alger)

tance, (si j'en juge par moi), nous sentons mieux notre solidité, et devant tant d'acquiescements indistincts, notre constance. »

Il convient de laisser parler Gide, et de prêter l'oreille. Ecoutez, au hasard du livre : « C'est agir que de résister, et ce n'est pas toujours dans le *oui* que l'être s'affirme. » Ou bien « Certainement le mot *Patrie*, par exemple ne comprend pas les mêmes paysages pour le paysan du nord de la France et pour celui du midi ; il n'est pas compris de même par le cultivateur et par l'intellectuel ; par le pauvre et par le riche. Mais c'est un mot de ralliement. Et lorsque nous entendons que « la Patrie est en danger », l'important c'est que nous nous levions et unissions pour la défendre. » Ou bien « N'était la curiosité, l'attente, l'espoir, il semble par instants que tout nous invite à quitter la vie. » Ou bien « Goethe n'enseigne pas l'héroïsme ; nous avons besoin de héros. » Ou encore, avec une émotion dont la sobre intensité ne peut échapper à personne « Je songeai longuement à ceux des jeunes gens qui présentement se taisent et laissent leur pensée, leur vertu, se fortifier peu à peu dans la retraite et le silence. Et je sentais la prière affluer de mon cœur à mes lèvres ; une incertaine et tremblante prière : « Patientez ! patientez encore. Votre heure viendra, futures valeurs de la France... », une ardente prière pour vous qui parlerez quand peut-être je ne serai plus là pour vous entendre. Je ne pourrai plus vous entendre, mais c'est pourtant vous que j'attends. »

Bien ne manque : les déclarations explicites et tout un jeu proprement gidien mais ici véritablement civique, d'allusions, de suggestions, de citations qui, dans les époques de baillons, permet aux protestataires de se manifester clairement sous le langage étrange dont ils sont forcés de s'empêcher pour s'exprimer. Ainsi Chateaubriand usait-il de Tacite contre Napoléon, ainsi prononçait-il : « C'est en vain que Néron prospère... » Ainsi Gide : « Je viens de lire dans Tacite une petite phrase qui m'a pour un temps remis le cœur en place : « *Memoriam quoque ipsam cum voce perdissemus, si tam in nostra potestate oblivisci quam tacere...* » Nous aurions perdu la mémoire même avec la parole, s'il nous était aussi possible d'oublier que de nous taire. — « *Vires acquirit tacendo*, c'est aujourd'hui la meilleure devise. On commettrait une grave erreur... en jugeant la France, en jugeant sa valeur réelle et profonde, simplement par ce qui se manifeste d'elle aujourd'hui. Dans un vase très secoué, ainsi que nous venons de l'être, ce sont les éléments légers qui d'abord viennent à la surface ; non les meilleurs. »

Mais le latin n'est pas seul appelé à la rescousse du français musclé. Que l'Anglais y serve et cette invention saugrenue de *l'Affice au pays des Merveilles*, où l'on voit condamner d'abord celui qu'on juge : après quoi il ne lui reste plus qu'à commettre le cri-

me. » Que l'allemand même serve à libérer du joug allemand : « A citer les versiculets chargés d'émotion et de signification mis par Goethe dans la bouche du peuple diligent des « Dactyles », je prends d'autant plus plaisir que ces vers si remarquables n'ont pas encore été, que je sache, très remarqués.

Qui nous libérera ?
Nous extrayons le fer,
Ils en forgent nos chaînes.
O délivrance
Ne tarde pas !
En attendant
Remeurons souples !

Un peu plus tard, il revient à la charge, il explique l'arbitraire de sa traduction :

Lui : Il est, pour la pensée aussi, des moments, des périodes historiques, de diastole comme pour les battements du cœur.

Moi : Et nous sommes dans la systole, en plein.

Lui : Souvenez-vous des vers de Goethe que vous citez et traduisez un peu librement.

Oh ! Délivrance
Ne tarde pas !

Moi : C'est à cause du rythme que je tâchais de préserver :

*Uns loszureissen
Ist noch nicht zeitig*

veut simplement dire, je le reconnais, que le temps de la diastole n'est pas encore venu.

Lui : Vous tourniez en impatient souhait ce qui n'est qu'une constatation.

Moi : Le premier vers du couplet permettait, me semblait-il, cet élan de mon cœur. »

Si j'ose encore un souvenir personnel, j'évoquerai cette représentation d'*Iphigénie en Tauride* qui fut donnée à notre Comédie Française en allemand, en avril 1942, par une troupe bavaroise. Pour cette seule exception nous avions contrevenu, quelques-uns, à la règle absolue que nous nous étions fixée, de n'assister à aucune manifestation franco-allemande. Nous fûmes édifiés : à part une clique officielle, aux places d'honneur, il n'y avait dans la salle que les tenues vertes des hommes, et les costumes gris des *Mädchen in Uniform*. Et nous nous demandions comment tous ces

Allemands pouvaient entendre sans être foudroyés les paroles de lumière, l'œuvre dont ils ne semblaient pas comprendre que chaque mot et tout le sens profond était leur condamnation : cette apologie de l'humanité, de la pitié, avant tout de la *vérité*.



J'ai tort, peut-être, d'insister sur la signification momentanée de l'écrit de Gide, de donner une acception partisane à ce livre né pourtant de son esprit d'universalité. C'est qu'il existe une *valeur intemporelle* dans ce caractère temporel que je souligne. Il nous importe que l'homme le plus ondoyant ait été, au moment décisif, le grave avocat d'une constance, que l'homme le plus soucieux de ne pas s'engager, se soit engagé cette fois, que cet homme, souvent hésitant jusqu'à s'exaspérer de son hésitation. (« Mais je ne fais que cela, hurlai-je, me mettre au point de vue des autres. Je n'ai fait que cela toute ma vie ; au point que c'est mon propre point de vue qu'il me devient ensuite difficile de retrouver ») que cet homme, à l'instant péremptoire, n'ait pas hésité. Il a su alors trouver son propre point de vue : et ce point de vue était d'Antigone et non de Créon, celui des lois non écrites au lieu de celui de l'armistice, celui de la justice immanente au lieu de celui du fait accompli, celui de l'âme qui ne pactise pas — celui de la France — celui de l'éternité.



Qu'on ne vienne pas dire : Gide a changé. Gide est le même ; et l'auteur des *Prétextes* et *Nouveaux Prétextes* est requis, dans son âge mûr, par les mêmes problèmes que dans sa jeunesse. Il est aussi le même être de dualité et de dialogue ; c'est la forme du dialogue qu'il donne à la plupart de ses articles, et comme il porte à la fois ses interrogations et ses ripostes, ses *Interviews* sont *imaginaires* : il se répond, plus encore qu'au public.

Il feint de n'agiter que des sujets littéraires, et sous ce couvert littéraire, derrière le fragile abri de cet *attendu que*, nous l'avons vu aborder tout ce qui a trait à notre credo. Mais il a préservé une intelligence assez orientée et assez aigüe pour que même dans le plein du drame où elle participait, elle ne déviât pas de son objet propre : la littérature. Il ne s'agit pas — ai-je su le montrer ? — de tour d'ivoire ou de narcissisme : il s'agit, étant un créateur d'art, étant de ceux qui sont nés pour enrichir d'œuvres d'art le patrimoine national et universel, de ne pas se laisser détourner, même par la fragile défaite d'un jour, de la tâche de toujours : il s'agit, sous l'oppression, de dominer ce qui opprime, et de garder, même engagé, cette disponibilité sans quoi Gide renierait Gide. II

dit, avec bien de la grâce : « Je n'ai jamais tant lu, ni si bien ; avec une sorte d'avidité semblable à celle de ma jeunesse et qui, lorsque je songe à mon âge, me paraît un peu ridicule. » Et sur tout ce qu'il lit s'exerce son agilité lucide. Je me suis, au contraire, laissé trop entraîner par ce qui, dans son livre, correspondait à nos hantises pour qu'il me reste la place d'entrer en liers dans un dialogue qui touche à tout, avec une précision, une justesse, souvent une sorte d'ironie austère et irrésistible, toujours l'indépendance. Il va de menues questions de langage ou de grammaire à celle de l'existence de Dieu. Il connaît tous les liens qu'il y a des œuvres aux hommes, des hommes aux œuvres. Il passe du roman au poème, examine leurs lois et leurs techniques, les rapports de la prose et de la poésie, les anthologies poétiques, la poésie « cérébrée » et la poésie « directe », la rime et le rythme, la métrique et la prosodie, le renouvellement poétique d'aujourd'hui et les périls qui le menacent. Il excelle aussi bien dans les études d'un peu longue haleine — sur Goethe ou sur Racine — que dans les phrases qui circonscrivent en quelques mots *Manon Lescaut* ou *Béranger*, *Apollinaire* ou *Aragon*, *Stendhal* ou *Flaubert*. Toujours il se défend de céder aux réactions outrancières et passagères, il attend, il accueille la réponse personnelle que chaque auteur fait aux problèmes qui les sollicitent tous, admirant également *Hugo dans ses rimes prestigieuses* et *Lafontaine qui rime on ne peut plus chichement pour n'accorder ses soins qu'à la convenance exquise des termes, à l'allure des dialogues et du récit*. Ses verdicts même ne pèsent pas sur l'esprit, mais lui sont un excitant, le trouvât-on par extraordinaire injuste, comme dans sa sévérité pour *Guerre et Paix*, chef-d'œuvre inépuisable pourtant. Il a de la justice une si essentielle passion qu'on le voit nuancer, corriger, telle de ses anciennes boutades, devenues célèbres, un fameux *Victor Hugo*, hélas ! par exemple. Car dans les goûts profonds qui furent et sont les siens, celui de la patience, du désintéressement, du parfait, de la définition, de l'effort, de la concentration — comme dans son dégoût de la facilité, du bavardage, dans sa peur des songes creux et sa compréhension du mystère, il n'a pas peut-être de goût plus persistant que celui de l'équité. *L'âme attentive de Gide*, disait Mallarmé. C'est elle qui s'épanouit aujourd'hui avec cette souveraine aisance qu'on n'a jamais au début de la vie et qui est l'apogée des Maîtres. Il est une sorte de sérénité qui peut être un couronnement de l'inquiétude, et chez l'homme se contradictoire et qui a cultivé en lui les contradictions, une fusion des contraires qui est harmonie. L'immoraliste en Gide a toujours été aussi préoccupé de morale qu'un pasteur protestant. La fièvre qui brûle Nathanaël, le lyrisme des *Nourritures*, l'amour pour ce qui dévore l'être, tout ce par quoi Gide a enivré des générations adolescentes, il ne s'en est jamais laissé emporter au point d'abdiquer l'observateur qui veillait en lui, l'esprit « sans préjugés », l'esprit de libre

examen. Il parle aujourd'hui de la qualité maîtresse de la France, la critique, il en parle non comme d'un genre, mais comme d'une qualité très rare et qui de nos jours se trouve le plus en danger et il affirme que c'est à nos qualités et vertus critiques qu'il importe de s'attacher et se rattacher le plus aujourd'hui. Il s'y est attaché, mais il ne s'en était jamais détaché. Par là s'explique aussi bien ce non-collaborationisme sur lequel j'insistais tout d'abord, que ses perforantes appréciations littéraires. Il s'enchaîne aux délices de ces vers de Valéry : *O courbes, méandres...*

Secret du menteur...

O Gide, amant du mensonge, en qui règne, inusablement, l'honnêteté.

Marie-Jeanne DUBRY.